

RTP 1016p

# Allocution

*prononcée à la Distribution des Prix  
du 12 juin 1908*

**Par M. Théodore REINACH**

Bibliothèque Maison de l'Orient



129796

# Allocution

*prononcée à la Distribution des Prix  
du 12 juin 1908*

**Par M. Théodore REINACH**

# Allocution

*prononcée à la Distribution des Prix du 12 Juin 1908*

par M. Théodore REINACH

---

Mes chères enfants,

Votre présidente a pensé me faire plaisir en me demandant cette année la petite allocution que comporte le programme de cette fête de famille.

Elle ne s'est pas trompée.

Vous n'êtes pas des inconnues pour moi, et j'espère que je ne suis pas tout à fait un inconnu pour vous.

Voici près de vingt ans que j'ai voulu associer le souvenir d'une chère mémoire à une fondation durable en faveur de l'Œuvre du Refuge. C'était en même temps un hommage à votre première présidente, à la véritable créatrice de cette maison, l'inoubliable Coralie Cahen, dont vous avez appris, j'en suis sûr, à chérir et à vénérer le nom.

Je la revois encore avec ses belles boucles d'argent et le feu mouvant et doux de son regard. Elle me faisait penser à cette montagne de Sicile où, sous une calotte de neige éternelle, ondoie et pétille le brasier intérieur d'un volcan. Mais sa flamme à elle n'était pas la lave dévastatrice qui sème la ruine et la mort. C'était un foyer de bonté et de dévouement qui répandait autour de lui une lumière et une chaleur bienfaisantes.

Elle continuait ici l'œuvre de courageuse et intelligente charité qui l'avait conduite, pendant l'année terrible, des bords de la Loire à ceux de l'Oder, organisant des ambulances, visitant des hôpitaux et des forteresses, s'asseyant au chevet des blessés, des malades, des mourants, apportant aux uns des secours, aux autres des médicaments, à tous la consolation suprême d'un sourire affectueux et d'une parole d'espérance...

J'ai prononcé le mot de charité. Je sais qu'il n'est plus aujourd'hui de mode, que volontiers on y substitue des vocables plus ambitieux et plus obscurs tels qu'*assistance sociale* ou *solidarité*.

Je tiens, moi, pour notre vieux mot français *charité*, à la condition, bien entendu, qu'il ne s'y attache aucun arrière-goût d'orgueil pour le bienfaiteur, d'humiliation pour l'obligé.

« La belle chose, écrit Marivaux, qu'une vertu qui fait le désespoir de celui sur qui elle tombe. Est-ce qu'on est charitable à cause qu'on fait des œuvres de charité ? Quand le cérémonial de vos questions ou plutôt de l'interrogation dont vous m'accablez marche devant le secours que vous me donnez, voilà ce que vous appelez faire œuvre de charité ! Et moi je dis que c'est une œuvre brutale et haïssable, œuvre de métier et non de sentiment. »

Que cela est bien pensé et finement exprimé ! Le mot *charité*, tel que je l'entends, c'est tout simplement le latin *caritas*. Et que signifie *caritas* ? il signifie *amour*. Oui, le bien que nous faisons n'a toute sa saveur que si l'amour l'assaisonne. Il ne suffit pas de donner, il faut se donner.

La charité, ce n'est pas un impôt, ce n'est pas une corvée, ce n'est pas une prime d'assurance, ce n'est pas même un de ces devoirs stricts qui puissent se mesurer à la balance et à l'aune ; c'est avant tout l'élan de sympathie et de tendresse qui ouvre notre cœur en même temps que notre bourse, qui nous pousse d'une ardeur généreuse vers le soulagement des misères sociales, vers la lutte contre le vice et l'ignorance, vers le sauvetage des petites âmes meurtries et des petits corps abandonnés.

Ainsi a compris sa tâche votre illustre fondatrice, ainsi la comprennent les femmes d'élite qui composent votre Conseil d'administration et auxquelles je suis heureux d'apporter mon modeste tribut d'hommages. Vivantes, vous leur vouez une reconnaissance qui dure autant que vous-mêmes ; quand la mort vous les enlève, vous inscrivez pieusement leurs noms dans votre mémoire.

Vous avez perdu cette année deux de ces chères bienfaitrices : M<sup>me</sup> Georges Trèves, qui vous a donné tant de preuves de sollicitude et d'ingénieux dévouement, M<sup>me</sup> Zadoc Kahn, qui exerça pendant quelque temps l'intérim de la présidence et qui suit de près dans la tombe l'homme éminent dont elle fut la digne compagne. Vous ne séparerez pas, dans votre souvenir, sa figure si simple, si affectueuse, si souriante de celle du chef vénéré du judaïsme français, qui si longtemps veilla sur vous comme une seconde providence.

\* \* \*

Mes chères enfants, on m'a rendu compte de votre travail de cette année ; je me réjouis de pouvoir dire qu'il a été pleinement

satisfaisant. Je n'en veux pas d'autre preuve que la longue liste de récompenses qui vous sont décernées : il ne manque presque pas un nom à l'appel.

Quatorze d'entre vous ont mérité le certificat d'études ; deux ont brillamment subi les épreuves du brevet élémentaire. Je sais que les examinateurs ont été très frappés de vos bonnes réponses, de la solidité de votre savoir. Cela fait l'éloge des élèves, mais cela fait surtout l'éloge de vos excellentes institutrices. Je crois être l'interprète du Conseil d'administration tout entier en leur adressant une fois de plus l'expression de toute notre reconnaissance.

Que dirai-je de leur colonelle, M<sup>me</sup> Lang, à la fois professeur, économiste, comptable, mère universelle, véritable maîtresse Jacques qui se multiplie pour suffire à ses besognes si variées ? Je ne lui demande qu'une chose, puisqu'elle est si bonne ménagère : c'est de ménager des forces si précieuses à la prospérité de notre Œuvre.

Cette année, deux enseignements nouveaux ont été organisés : celui de l'hygiène et celui de la morale. Quand je dis *deux enseignements*, il serait plus exact de dire : un même enseignement sous deux aspects différents. Qu'est-ce en effet que la morale sinon l'hygiène de l'âme ? Et qu'est-ce que l'hygiène sinon la condition essentielle du développement normal de nos facultés morales ? On l'a dit très justement : plus le corps est faible, plus il commande. Ce surcroît de travail, que nos maîtresses se sont allègrement imposé, ne tardera pas à porter ses fruits. Pour bien se comporter il faut d'abord bien se porter.

Il le faut, mais ce n'est pas toujours facile. Une armée d'invisibles ennemis flotte sans cesse autour de nous. Ne pouvant les atteindre, tout ce que nous pouvons faire c'est de nous fortifier contre leurs flèches subtiles par un bon régime et une propreté méticuleuse.

Et pourtant même ces précautions ne sont pas toujours efficaces. Vous en savez quelque chose. Vos études ont failli, cette année, être compromises par l'épidémie bénigne, mais prolongée, qui vous a visitées. Que de soucis cette peste sans cesse renaissante a causés à votre directrice, à votre présidente ! Pour soutenir leur courage, pour faciliter leur tâche administrative compliquée par des licenciements répétés, pour rattraper enfin le temps perdu, il a fallu de votre part plus que du zèle : il a fallu de la sagesse, beaucoup de sagesse. Je vous félicite de n'en avoir pas manqué.

Voici la tourmente passée. Vous voici de nouveau toutes réunies dans la chère maison qui, pour beaucoup de vous, est vraiment le *refuge*, le seul foyer maternel où se reporteront plus tard

votre pensée et votre affection ; qui pour toutes est l'école aimée et familière, où vous recevez non seulement les rudiments d'une instruction générale, mais le bagage pratique et moral nécessaire à votre voyage à travers la vie.

On ne cherche pas ici à faire des savantes ; on cherche à faire et l'on fait des femmes droites et soigneuses, de bonnes ménagères, des travailleuses vaillantes. On vous enseigne des métiers peu nombreux, mais bien appropriés à votre sexe et au milieu qui vous ressaisira au sortir d'ici : la couture, la coupe, la broderie. Peut-être, à mesure que les ressources de l'institution se développeront, pourrait on y joindre d'autres ateliers, d'autres spécialités : chaque jour s'élargit le cercle des professions ouvertes à l'activité féminine.

L'important n'est pas tant de choisir telle ou telle carrière que de bien parcourir celle qu'on a choisie. Mon père aimait à répéter le vieux dicton : « Il n'y a pas de sots métiers, il n'y a que de sottes gens ». La tâche la plus humble, le devoir le plus modeste s'ennoblit et s'illumine par la conscience avec laquelle on l'accomplit. Je ne fais pas de distinction entre une bonne couturière, une bonne dactylographe, une bonne femme de chambre ; j'en fais une très grande entre une bonne ouvrière et une mauvaise.

Dites vous bien que le travail n'est pas seulement une nécessité universelle : le travail c'est la santé, c'est la dignité, c'est le bonheur. On raconte, il est vrai, que nos premiers parents ne travaillaient pas, parce qu'ils n'en avaient pas besoin. Eh bien, cela leur a joliment réussi ! A peine avaient-ils passé vingt-quatre heures dans ce délicieux jardin où les alouettes leur tombaient toutes rôties dans la bouche, que l'ennui, le désœuvrement, les poussèrent au péché et par le péché à la ruine. Sentez-vous bien le véritable sens de cette allégorie ? le serpent, voulez-vous savoir son vrai nom ? Il s'appelait Fainéantise.

Permettez moi d'ajouter encore un mot. Une maison comme celle ci doit tenir à honneur non seulement de conserver le culte, mais de refléter l'image de celle qui l'a fondée. Or, si l'on veut caractériser en deux mots ce que fut Coralie Cahen, on dira qu'elle était à la fois très juive et très française. C'est d'elle que Maxime Du Camp a écrit ces belles paroles, qui mériteraient d'être gravées sur une plaque de marbre dans une de vos salles : « On a dit et j'ai dit moi-même que les israélites n'avaient qu'un sentiment incomplet de la Patrie. O juive, pardonnez-moi ! »

Vous êtes nées, mes enfants, dans les contrées les plus diverses, et en arrivant ici beaucoup d'entre vous ne balbutiaient pas même

le français. Mais l'instruction, l'éducation que vous avez reçues sont toutes françaises; elles ont fait de vous toutes des petites Françaises, au moins de langue et de cœur. Quelque chose de l'âme de la France est désormais déposé en vous, l'âme généreuse et rayonnante de la plus sociable des nations, de celle qui s'est le plus dépensée pour les autres. N'oubliez donc jamais ce que vous devez à la France, à la douceur de ses mœurs, au charme de ses arts et de ses lettres, à sa large hospitalité, à cet idéal de progrès, de tolérance et de liberté qu'elle a tant fait pour répandre à travers le monde.

Ayez la fierté de votre nationalité d'origine ou d'adoption, mais ayez aussi celle de la religion où vous avez été élevées, et qui par son ancienneté, sa simplicité, sa pureté ne redoute aucune comparaison.

Surtout si le hasard de votre destinée vous appelle à travailler Françaises à l'étranger, israélites dans des maisons chrétiennes, ne négligez rien pour donner l'idée la plus avantageuse, la plus haute, à la fois de votre pays et de votre religion, de la France et du judaïsme.

Et n'oubliez pas non plus que votre conduite portera témoignage en faveur ou en défaveur de la vieille maison dont le drapeau vous est confié. L'empereur Napoléon disait à ses vieux grognards : « Quand un de vous dira plus tard : J'étais à Austerlitz, on répondra : Voilà un brave ! » Eh bien, mon ambition pour vous c'est qu'il suffise un jour de dire : elle sort de Neuilly, pour qu'on réponde : c'est une vaillante et honnête fille, on peut compter sur elle absolument.

Mes chères enfants, faites que ce vœu devienne et reste une vérité. Ce sera la plus douce récompense — la seule qu'ils désirent — de tous ceux, de toutes celles qui dépensent sans compter leur temps, leur argent, leurs efforts, pour vous amener dans la voie du bien.